

Isabelle Garat

ESO NANTES UMR 6590
CNRS - UNIVERSITÉ DE NANTES

Les rencontres franco-italiennes de géographie sociale existent depuis 2008. Elles formalisent des relations antérieures initiées à ESO Caen par Robert Hérin et du côté italien par Claudio Cerreti à Rome. Elles ont donné lieu notamment à des échanges pour des séjours doctoraux. Le parcours d'Isabelle Dumont, une des chevilles ouvrières de ces rencontres, autrefois doctorante à ESO Caen, et désormais chercheuse à Parme illustre parfaitement cette collaboration. La vocation de ces rencontres est d'attirer des chercheurs intéressés par l'échange plus que par la présentation rapide d'une communication sans débat associé, soucieux de réfléchir en commun à des questionnements faisant sens pour l'ensemble des participants. Ce rendez-vous n'est pas pour autant un cercle où la cooptation primerait avant tout, les appels à rencontre permettant l'arrivée de nouveaux venus.

Après les universités de Parme en 2008, Naples en 2009, Caen en 2010, Rome en 2011, le site d'ESO Nantes a accueilli ces rencontres en 2012, elles se sont poursuivies en 2013 à Cagliari autour du thème, très présent en géographie ces dernières années, de la justice spatiale. Elles ont donné lieu à des publications.

En 2012 lors des rencontres de Nantes, la thématique fut celle des groupes et des individus. Elle interrogeait la manière de saisir les rapports sociaux à l'espace. Les différentes photographies figurant sur l'affiche des rencontres questionnaient groupes et individus : tableau de la période soviétique où un groupe formé d'hommes et de femmes néanmoins séparés et distincts défilait pour la célébration d'un pouvoir, reflétant l'époque où le marxisme et le communisme participaient à la construction d'idéologies présentes également dans la recherche.

Le dessin mural urbain reproduit ci-contre mettait en scène en 2007 un individu masculin promenant une poule, donnant lieu à des interprétations multiples mais choisi ici pour l'affichage de son originalité, voire de son étrangeté, ou encore de sa paisible solitude. Les photographies individuelles d'hommes d'âges divers, d'une petite fille et d'une jeune femme donnaient à voir des clichés proches des photographies d'identité et qui pourtant n'en étaient pas, des individus dont on imaginait une histoire collective. Il s'agissait des habi-



tants-coopérateurs du familistère de Godin à Guise, où individus, familles, groupe furent unis dans une expérience sociale alliant la production économique et l'habitat collectif.

Chacun de ces termes « groupes » « individus » suscite aujourd'hui à la fois enthousiasme et méfiance : les groupes ont souvent été associés à la solidarité, aux relations sociales de proximité, à la capacité d'action accrue. L'individu renvoie à l'autonomie, l'épanouissement dans des choix propres. Mais le groupe peut aussi faire peur, l'on y court le risque de l'enfermement, celui de la restriction de la liberté individuelle, voire de la perte de l'identité propre. L'individualisme est fréquemment condamné, notamment lorsqu'il mène à un refus des règles collectives et l'individu fait peur s'il se situe hors du couple, de la famille, des collègues, des groupes affinitaires.

L'on dit de notre époque qu'elle est celle des individus et de l'individualisme, auquel on prête à la fois toutes les vertus et tous les vices. L'individualisation des biens de consommation (de la voiture, au logement, à l'ordinateur et au télé-

phone portable en passant par le goûter individuel dès la prime enfance) est aujourd'hui systématisée alors qu'il y a 50 ans, les mouvements Castor construisaient des lotissements avec une salle de télévision et une buanderie communes. La raison en est l'augmentation de la taille du marché dans les pays riches, lequel a créé et multiplié des segments, générant des produits pour les groupes sociaux, pour les générations « les enfants », « les jeunes », « les seniors », puis pour les individus. Aujourd'hui, le renouvellement rapide des biens permet de gagner des marchés supplémentaires. Évidemment, rien de tout cela ne va de pair avec le développement durable. La transformation de l'activité économique et de l'emploi a conduit à l'individualisation des trajectoires professionnelles des couples, des familles, des lieux de travail et tout cela a également des conséquences importantes sur la manière de vivre.

Pour le sociologue Alain Ehrenberg (2008), le succès de l'individualisme ou de l'individuation renvoie à la fois à une conquête et à une souffrance. La conquête est celle de la prise en charge personnelle de ce qui était auparavant collectif, ce qui multiplie les repères. Cette prise en charge personnelle, il l'appelle individuation. Tant que les institutions, les groupes (entreprise, famille, politique, société) supportaient une partie des normes et faisaient lien entre les individus, ceux-ci pouvaient s'exprimer en réaction par le conflit, mais à partir du moment où les individus ont à supporter les choix et à construire les normes d'action, cela conduit à des souffrances individuelles. La généralisation de la norme d'autonomie présente derrière l'individualisme et qui s'appuie sur les valeurs de la concurrence et de la compétition sportive fragilise les individus dont une partie se trouve en souffrance psychique, les exemples ont été légion en ce qui concerne les salariés du privé et sont présents aussi chez les salariés du secteur public, la presse en rend compte régulièrement et nous l'observons autour de nous. C'est d'ailleurs peut-être ces dégâts que provoque l'autonomie des individus qui renouvellent aujourd'hui l'idée du collectif, comme une forme de réparation, à la différence que les collectifs d'aujourd'hui ne reposent plus nécessairement sur la coprésence dans un espace.

Ce qui a été formalisé par de nombreux ouvrages en France par Alain Ehrenberg l'est du côté allemand par Axel Honneth dont Robert Hérim nous a présenté le travail, peut-être moins connu, au cours de ces rencontres de 2012.

Le passage de la connaissance de groupes aux analyses depuis les seuls individus a-t-il eu lieu ?

Les groupes de la géographie française des années 1970 étaient, soit situés dans des espaces : *les Espagnols dans le quartier des capucins* (thèse de doctorat de Mario Julio De Leon, 1976) ; *Les Parisiennes et leur ville à l'âge de la retraite : étude de géographie sociale de la population retraitée* (thèse de doctorat de Yveline Diallo-Le Guen, 1977), faisant d'une certaine manière corps avec un espace, soit point de départ pour une étude des changements sociaux. Les modes de faire s'inspiraient de l'Action Thématique concertée pluridisciplinaire de Plouzévet (1961-1965, Finistère, Bretagne), elle-même suivie du travail sur Minot (Côte-d'Or, Bourgogne) en 1968, mené par des ethnologues (cf. la thèse de géographie de Marie-Claude Pingaud (1976), *Les agriculteurs et leurs exploitations* à Minot en Châtillonnais) puis une décennie plus tard de celui des Actions Thématiques Programmées (ATP) consacrées au changement social souvent ciblées sur des entrées thématiques localisées (quartiers, communes). Parmi les intervenants aux rencontres franco-italiennes, Robert Hérim ou encore Guy Di Méo ont participé à ces ATP d'observation du changement social et leurs écrits de l'époque évoquent des groupes, les individus ne sont pas cités abondamment. La transformation du regard des géographes sur leur objet s'est opérée dès la première moitié des années 1970 (une thèse soutenue en 1974 sous la direction de J. Bonnamour) jusqu'aux années 1990, en voulant désormais cerner les rapports à l'espace des individus et des groupes. Le colloque sur « l'espace vécu » à Rouen autour de Michel Michel-Jean Bertrand, Armand Frémont, Jean Gallais, Alain Metton, la thèse pionnière d'Antoine S. Bailly, soutenue en 1980 (*La perception de l'espace urbain : les concepts, les méthodes d'étude leur utilisation dans la recherche géographique*) ont été autant de pierres portées à l'édifice d'une géographie des représentations, donnant beaucoup plus de place aux paroles des individus ou encore aujourd'hui à leur expression corporelle.

Les groupes envisagés dans l'appel des rencontres 2012 pouvaient s'apparenter aux classes sociales objectives ou subjectives, aux catégories sociales, soit des agrégations de personnes organisées par la statistique publique ou par des institutions publiques mais pouvaient être aussi des groupes organisés par des liens d'amitié, de famille, par des pratiques communes, par le fait de résider dans un même espace, d'être confrontés à des problèmes identiques, de participer

à une même lutte ou de rêver de mêmes idéaux. Entre choix de l'approche par un collectif dans lequel les individus sont uniformisés, et disparaissent parfois, devenant alors une - ou des population(s) - par l'agrégation de leurs pratiques, du côté de la sociodémographie ou une cible pour les politiques publiques (« les jeunes », « les seniors »), alors même que la collecte des données part des individus... Et choix d'une approche partant des individus institués en référence, sans positionnement dans la diversité des collectifs dans lesquels ils s'inscrivent, sans plus aucune mention des rapports sociaux et des positions sociales, le mouvement de balancier avait-il eu lieu du côté de la géographie française ?

Charles Henry Cuin, dans un texte paru en 2002 intitulé « Le balancier sociologique français : entre individus et structures » montre comment, dans la sociologie, dominant des analyses tantôt en terme de déterminisme structurel ou tantôt du côté de l'individualisme. Et ce, dès les débuts de la discipline, puisque Tarde à la fin du XIXe impose l'individualisme comme « principe théorique et méthodologique de l'analyse du social » et s'oppose à Durkheim qui part dans l'autre direction, celle des déterminismes structurels, « tout en pratiquant souvent de façon parallèle un individualisme méthodologique parfaitement hérétique » (les positions sont toujours moins simples qu'il n'y paraît). Après la Seconde guerre mondiale, le retour à une forme d'individualisme est inspiré des philosophes existentialistes qui font de l'individu un sujet. Il faut alors « oublier » Durkheim. La réalité sociale est interprétée comme la résultante de comportements individuels. L'hégémonie de la pensée structuraliste et marxiste fait que dans les années 1960 et encore 1970, le balancier penche vers les structures à nouveau. Dès les années 1970, des sociologues tels que Crozier et Friedberg ou encore Touraine (1984) prônent le « retour de l'acteur » ; « on montra d'abord que, dans les organisations les plus structurées, les individus savaient et pouvaient devenir des acteurs » (Cuin, 2002). Seul le courant bourdieusien reste attaché au « déterminisme structurel réduisant l'acteur à un agent », mais il deviendra minoritaire à la fin des années 1990 et sans doute l'est-il encore aujourd'hui, bien qu'un « retour des classes » soit présent depuis le début des années 2000. Toujours est-il que le sujet revenu à la fin des années 1990 a fait s'effacer les structures, que « l'action et les acteurs devenaient les seuls principes d'analyse d'une réalité sociale réduite au produit momentané de cette négociation (Pharo cité par Cuin) voire une pure et simple cons-

truction subjective symboliquement partagée (Maffesoli cité par Cuin) ». À partir des années 1990, la subjectivité des acteurs ou des sujets s'exprime via des entretiens, des observations et l'intelligibilité est de type descriptif plutôt qu'explicatif. Pour Charles Henry Cuin, ce n'est pas inintéressant mais ce n'est pas non plus convaincant puisque la méthodologie individualiste permet d'augmenter les connaissances sur l'acteur ou l'action, mais le contenu du savoir sur le social est appauvri : « ainsi, si l'on connaît de mieux en mieux pourquoi les gens font (pensent, croient) ce qu'ils font (pensent, croient), on ne connaît pas nécessairement mieux ce qu'ils font collectivement ». Et ce ne sont pas non plus, toujours de son point de vue, les « artefacts statistiques » qui permettent de comprendre les phénomènes sociaux.

Nous pouvons bien entendu transposer cette grille d'analyse à la géographie, où le tournant subjectiviste s'est généralisé à partir de la fin des années 1990 et où l'analyse des acteurs et de leur action, en particulier dans le registre de l'aménagement du territoire est dominante. Il est donc un temps, en sociologie comme en géographie et sans doute dans la plupart des sciences humaines et sociales, où les approches par la subjectivité l'emportent (avec les difficultés in fine énoncées par Charles Henry Cuin), auxquelles sont opposées d'autres approches comme celle des statistiques, qui passe par la construction d'indicateurs. Entre l'une et l'autre de ces approches (subjectivisme et constructions statistiques), la sociologie - dit cet auteur - s'arrête rarement à mi chemin. C'est sans doute vrai aussi pour les approches géographiques des dernières décennies avec des discours parfois rigidifiés opposant quantitatif et qualitatif et des dérives dans le vocabulaire, l'enquête par questionnaire devenant qualitative quand les finalités d'une enquête sont quantitatives, ce qui, mené sur de faibles effectifs, avec des généralisations abusives donne des résultats peu satisfaisants.

Le « tournant » est un mot à la mode qui vient modérer les termes de « fin » et de « mort » pour signifier des changements majeurs au sein d'une discipline, ou d'un ensemble de disciplines. Le tournant individualiste arrive-t-il aujourd'hui à son terme en géographie, assiste-t-on à un nouveau mouvement de balancier qui verrait le retour des groupes ? Ou est-on aujourd'hui plus en capacité d'allier groupes et individus (déterminisme structurel et individualisme) ? L'appel à communication de ces rencontres placé ci-avant

éclaire le lecteur de ce numéro d'*ESO travaux et documents* sur ce que fut la commande (écrite à trois voix) qui présida à ces rencontres et l'interprétation qu'en firent les participants. Leurs textes se positionnent en se plaçant surtout du côté de l'acteur, du groupe, du sujet, donnant à voir toute la palette des interprétations au sein d'un courant de géographie sociale. En reliant des groupes à des espaces comme le quartier, ces géographes continuent les analyses démarrées dans les années 1970 qui ne sont pas épuisées loin s'en faut. En travaillant sur les mouvements sociaux tels que *Occupy*, ils s'inscrivent dans l'analyse de groupes non localisés construits autour de luttes sociales situées.

- AMATO Fabio, 2012, *Spazio e società, géographie, pratique, interazioni*, Alfredo Guida editore, Napoli
- CERRETI Claudio, Dumont Isabelle, Massimiliano Tabusi (a cura di), 2012, *Geografia sociale e democrazia, la sfida della comunicazione*, Roma, Aracne
- CUIIN Charles-Henry, 2002, « Le balancier sociologique français: entre individus et structures », *Revue européenne des sciences sociales*, URL: <http://ress.revues.org/591>; DOI: 10.4000/ress.591
- DUMONT Isabelle (coord), 2011, *Pour une géographie sociale, regards croisés France-Italie*, Presses universitaires de Caen
- EHRENBURG Alain, 1991, *Le culte de la performance*, Calmann-Levy
- EHRENBURG Alain, 1991, *L'individu incertain*, Calmann-Levy
- EHRENBURG Alain, 2008, *La fatigue d'être soi, dépression et société*, Odile Jacob
- HONNETH Axel, 2006, *La Société du mépris*, La Découverte
- MORIN Edgar, 1967, *La métamorphose de Plouzévet*, Fayard
- MORIN Edgar, 2001, *Journal de Plouzévet. Bretagne, 1965*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 390 p.
- RENARD Jean, 2004, *Réflexions sur la géographie sociale d'aujourd'hui au regard précis de 1984*, *ESO travaux et documents, numéro 22* http://eso.cnrs.fr/telechargements/revue/ESO_22/Renard.pdf

Ce colloque international des 28, 29, 30 mars 2012 a été organisé sur la base de l'appel à communication de Jean-Marc Fournier (ESO Caen), d'Isabelle Garat (ESO Nantes) et de Raymonde Séchet (ESO Rennes).

Ces rencontres ont pu se tenir grâce au soutien scientifique et financier de l'UMR ESO (Espaces et sociétés), de ses sites de Caen et de Nantes, et grâce à l'appui de l'université de Nantes.

L'organisation scientifique de ces journées a été assurée par Isabelle Garat, Claire Guivé et Béatrice Chaudet.

L'équipe d'ESO Nantes a pris en charge l'organisation matérielle, tout particulièrement Laurence Hamard et Sophie Vernicos.